

ÉLECTIONS 2000

Onzième volet de notre série sur la société américaine et les enjeux de l'élection du 7 novembre. L'Iowa, peuplé d'Irlandais, d'Allemands et de Polonais est l'État le plus blanc des États-Unis. Aujourd'hui, le gouverneur veut faire de l'État une « zone d'immigration et d'entreprise ».

Perry : de notre envoyé spécial Jean-Jacques Mével



John Wayne, l'homme de Fort Apache, est né tout près d'ici, à une heure de cheval au galop. Et depuis 1907, la ville de Perry, sa gare et ses églises n'ont pas dû beaucoup changer. L'Iowa reste plat comme la main et désespérément vide. « Nous sommes au bout du chemin de fer », raconte Helen Wrzesky, la directrice des écoles.

Pour la variété, Perry compte plus d'espèces de maïs et de porcs que de couleurs de peau. A l'origine, l'Iowa s'est peuplé d'Irlandais, d'Allemands et de Polonais. C'est l'univers de la salopette et des yeux clairs. Bref, l'État le plus blanc de tous les États-Unis. Mais plus pour très longtemps. « L'histoire est en train de se répéter, avance le shérif. Cette fois, les immigrants sont mexicains, salvadoriens ou guatémaltèques. Une couche de plus. Quelle différence ? » Dan Brickner ne cherche pas à plaire. Il ne se prive pas de dire que les nouveaux venus conduisent souvent sans permis. Qu'ils

ÉTATS-UNIS J - 4 Les dix ans de croissance économique ont réveillé l'Amérique rurale

L'Iowa aux couleurs de l'expansion

ont tendance à manier le couteau. Et qu'ils ont parfois de la drogue au fond de la poche.

Mais le chef de la police le dit sans reproche, ni nostalgie pour un Perry qui déjà n'existe plus. L'Iowa, ce n'est ni le Texas ni la Californie. La frontière la plus proche est celle du Canada. Le Mexique est à plus de 1 500 km. Pourtant, en dix ans, Perry a vu sa population hispanique exploser : plus de 1 000 immigrants aujourd'hui pour 7 000 âmes. Dans les écoles, c'est un enfant sur trois. M^{me} Wrzesky les prend tous en classe, « sans poser de question ». Quant au shérif Brickner, il s'apprête à embaucher son premier policier latino.

Perry est à l'image de l'Iowa, et d'une bonne partie des États-Unis. Après dix ans de vaches grasses, l'afflux hispanique n'est plus une pomme de discorde, mais une bénédiction. L'industrie, au bord du plein emploi, a besoin d'un volant de main-d'œuvre pour tourner. Ces bras peu exigeants participent aussi au confort de la vie américaine, du jardinier à la femme de chambre en passant par le pous-sieur de chariot au supermarché.

Les États-Unis comptent plus de 15 millions d'étrangers, dont un bon tiers de clandestins sur lesquels ils ferment les yeux. Les naturalisations aidant, les Hispaniques devraient passer de 11 à 25 % de la population américaine d'ici à 2050, selon les démographes. Mais c'est à peine si l'on a parlé d'immigration dans la campagne présidentielle.

Pat Buchanan, le franc-tireur xénophobe, culmine à 1 % dans les sondages. En 1996, son projet de grande muraille entre le Mexique et les États-Unis avait fait un tabac dans les premières républicaines. Cette année, George W. Bush prend la frange conservatrice de son parti à rebrousse-poil : il annonce très sérieusement qu'il veut transformer une partie de l'INS (la police des passeports) en bureau d'aide sociale. Quant au vice-président démocrate, il flatte les



Éleveur de porcs dans l'Iowa. Après le naufrage de l'agriculture à la fin des années 80, les exploitations de l'Etat ont trouvé leur créneau : l'exportation de la viande porcine vers un marché haut de gamme, le Japon. (Photo Larry Towell/Magnum.)

nouveaux Américains avec l'un de ses derniers slogans de campagne : « Con Gore si puedo ! » (« Avec Gore, je peux ! »)

L'Iowa aide à comprendre ce

« L'histoire est en train de se répéter. Cette fois, les immigrants sont mexicains, salvadoriens ou guatémaltèques »

retournement. A la fin des années 80, les prémisses de la « mondialisation » furent un naufrage pour l'agriculture américaine. Entre le Missouri et le

Mississippi, plus de 200 000 jeunes abandonnèrent la terre, sur fond de faillites en série dans les exploitations.

Mais au bout de la purge,

Perry a trouvé sa place dans une nouvelle division du travail : l'exportation de viande de porc vers un marché haut de gamme, le Japon. Ce sont les Hispaniques, qui démembrent

les carcasses, coupent la viande et emballent les filets avant que les palettes ne partent pour un demi-tour du monde. Seule une main-d'œuvre bon marché per-

met de tenir les prix face à la concurrence.

Perry vit de son usine de viande et l'usine fait vivre tous les éleveurs de l'arrière-pays : c'est IBP Inc., une filiale d'Oscar Mayer, le géant américain de l'industrie alimentaire. Le problème ? Les Américains ne se bousculent pas au guichet d'embauche, même à plus de 10 dollars de l'heure : « C'est épuisant, c'est éprouvant, j'aurais du mal à y travailler, dit Ron Brone-mann, un pasteur luthérien qui s'occupe de l'accueil des immigrants. Mais c'est sûrement mieux que ce que l'on trouve au Salvador ou au Honduras. »

Dans la paroisse du Mont des Oliviers, on se souvient des

« premiers latinos », dans les années 80. « C'était des saisonniers qui louaient leur bras dans les cours de ferme. Ils dormaient dans des roulottes, dit le pasteur. Aujourd'hui, les recruteurs d'IBP Inc. vont les chercher directement au Texas, sur la frontière mexicaine. Et ils ne viennent pas ici pour une récolte. Ils débarquent pour s'installer, en famille. Au bout de la route, ils veulent devenir américains. » Ron Brone-mann leur offrira bientôt son premier service dominical en espagnol.

Petit à petit, Perry change de visage. Le soir, les restaurants latinos réveillent le centre. « Avant, c'était à mourir d'en-nui », reconnaît le shérif Brick-

ner. Les voitures de patrouille ne pilent plus devant ces curieux citadins qui plantent leur fauteuil sur le trottoir, plutôt que de regarder la télé chez eux. Quant au parc de la ville, il s'agrémente désormais d'un terrain de football. Non pas la version casquée de l'Amérique du Nord. Mais le jeu à l'européenne, que l'Amérique profonde a longtemps considéré comme une maladie du tiers-monde. Une nuit, les tenants de l'ordre ancien ont quand même déversé du lisier entre les deux buts...

« Les Américains nous font venir dans leurs usines et dans leurs silos. Ils acceptent notre argent et nos impôts. Mais ils ont encore du mal à nous tolérer

ment qu'à Los Angeles ou à El Paso. »

Dans l'Iowa, il n'y a pas que Perry. D'autres colonies hispaniques prospèrent au cœur de l'Amérique rurale, avec les usines de l'agroalimentaire comme cheval de Troie. Des Grands Lacs aux Rocheuses et au Texas, c'est la source d'immigration numéro un, dans un pays qui n'a jamais accueilli autant d'étrangers de toute son histoire. Après une pause d'un siècle, l'Idaho, l'Arkansas ou les deux Dakota voient à nouveau débarquer des têtes nouvelles. Et des baluchons.

Des Moines, la capitale de l'Iowa, a même décidé d'en faire une politique. Menacé de dépeuplement, de

Menacé de dépeuplement et de pénurie de main-d'œuvre, l'Etat du maïs et du cochon entend accueillir 300 000 personnes d'ici à 2010

penurie de main-d'œuvre et de vieillissement, l'État du maïs et des cochons a lancé un plan pour accueillir 300 000 personnes d'ici à 2010, soit

10 % de sa population d'aujourd'hui. Avec le soutien appuyé des deux partis, le gouverneur Tom Vilsack veut faire de l'Iowa une « zone d'immigration et d'entreprise », dispensée des contrôles de l'INS. « Le business se frotte les mains, les collectivités locales programment de nouvelles rentrées et les syndicats ont fini par comprendre qu'ils y trouveront des recrues », explique David Oman, ancien candidat républicain au fauteuil de gouverneur, dirigeant d'AT & T et surtout architecte du plan Iowa 2010. Si l'on suit les sondages, l'opinion reste plutôt tiède. Un retournement de l'économie ne peut être exclu. Mais, relève David Oman, « c'est construit il y a un siècle ». Retour vers le futur, en somme.

► DEMAIN : LA FLORIDE DES « PAPYS-BOOMERS »

Pour quelques milliards de plus

Washington : de notre envoyé spécial Patrick Saint-Paul

Il est encore temps de faire des paris. Aucune présidentielle n'a été aussi indécise depuis le duel Kennedy-Nixon en 1960. Al Gore et George W. Bush ne sont pas seulement au coude à coude dans les sondages, leur trésor de guerre respectif est quasiment identique. Depuis quelques jours, les deux camps ont lancé un véritable « blitzkrieg » pour convaincre les indécis. Une guerre à coups de millions de dollars.

Pour faire passer son message, une seule solution : multiplier les spots télévisés, les campagnes de télémarketing et les meetings dans les Etats décisifs où se jouera la bataille des grands électeurs. La prolifération des dépenses électorales est comparable à la course à l'armement au plus fort de la guerre froide. Il y a 20 ans, un téléspectateur devait visionner un spot 4 fois dans la semaine pour que le message ait une chance de passer. De nos jours, 14 apparitions sont un strict minimum.

Selon le *Washington Post*, il reste 23,1 millions de dollars (173 millions de francs) à Gore sur son compte en banque de campagne, auxquels il faut ajouter les 26 millions du comité national du Parti démocrate. Bush pèse 22,3 millions de dollars (167 millions de francs) et peut compter sur les 32 millions du comité national des républi-

cains. Du 1^{er} janvier 2000 au 18 octobre, le gouverneur du Texas, dont le parti est traditionnellement la coqueluche des grosses entreprises, a dépensé 136 millions de dollars, contre 82 millions pour Al Gore.

Dans la dernière ligne droite, il ne s'agit pas de relâcher l'effort. Les deux partis continuent à passer des centaines de coups de téléphone chaque jour pour demander aux donateurs de rattraper les fonds de tiroir. Devenir président c'est un business. Gore et Bush n'hésitent donc pas à décrocher en personne leur téléphone pour réclamer un dernier effort aux généreux bienfaiteurs du parti ou à poser à leurs côtés pour des photos sur lesquelles ils affichent un large sourire complice.

Démocrates et républicains se sont lancés dans une surenchère sans précédent

Pendant les primaires, les deux adversaires malheureux des candidats à la Maison-Blanche, le républicain John McCain et le démocrate Bill Bradley, avaient dénoncé les liens de Bush et Gore avec les lobbies et s'étaient lancés dans une croisade pour la réforme du financement des partis politiques. Le scandale lié au financement de la campagne de 1996 a failli coûter cher à Al Gore, accusé d'avoir passé 52 coups de fils depuis son bureau de la Maison-Blanche pour solliciter des dona-

tions et d'avoir collecté des fonds dans un temple bouddhiste.

Cela n'a freiné ni les démocrates ni les républicains, qui se sont lancés pour l'élection 2000 dans une surenchère sans précédent. Jamais l'argent n'aura joué un rôle aussi important dans une campagne présidentielle. Selon les dernières estimations, les lobbies auront dépensé 3 milliards de dollars (22,5 milliards de francs) le 7 novembre, pour tenter de peser sur le scrutin. Une augmentation de 36 % par rapport à la dernière élection présidentielle, en 1996.

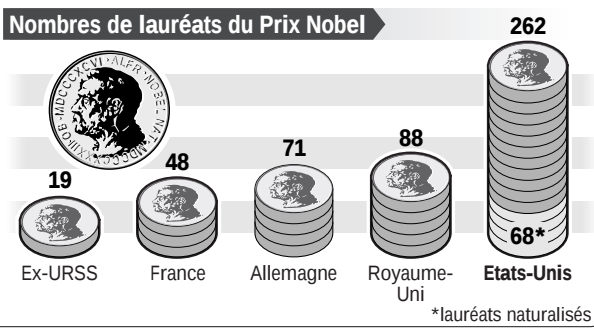
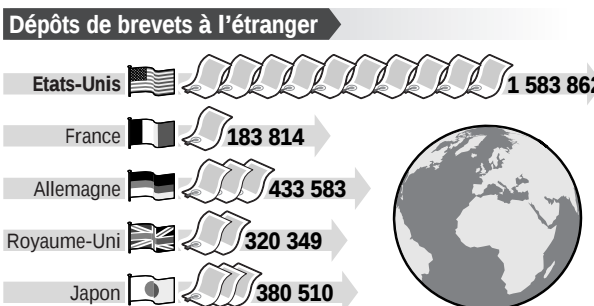
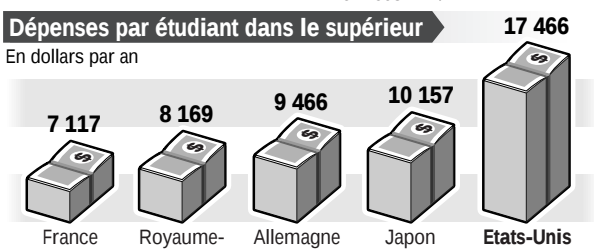
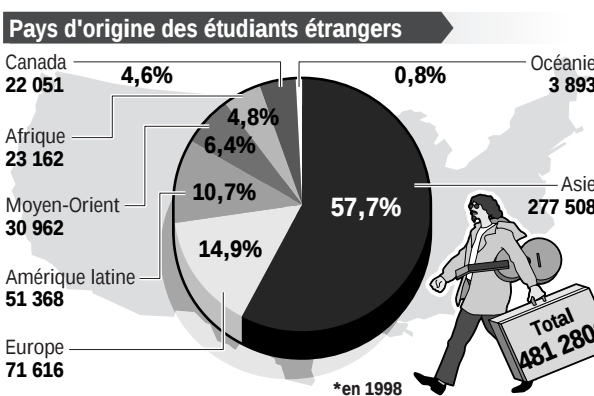
Les Américains se plaignent d'être gouvernés par les intérêts des groupes de pression. Chaque parti compte ses inconditionnels. Les Démocrates sont soutenus par Hollywood, les syndicats d'enseignants et d'ouvriers, les lobbies pro-avortement et les partisans du contrôle des armes. Derrière les républicains

se rangent les lobbies pétroliers et la toute-puissante NRA (National Rifle Association). Au printemps la NRA avait plongé « W » dans l'embarras, en affirmant que Bush à la Maison-Blanche signifiait que la NRA y serait aussi. Pour contourner les plafonds fixés par la loi, les lobbies n'hésitent pas à produire eux-mêmes des spots publicitaires favorables à leur candidat et dont ils financent la diffusion, à lancer des campagnes de télémarketing appelant à voter pour leur champion, ou à fabriquer des autocollants, badges et T-Shirt à leur effigie. A la vue des derniers sondages, qui ne départagent pas Bush et Gore, beaucoup d'entre eux ont consenti un effort de dernière minute. Et de nouveaux parieurs entrent dans ce jeu de quitte ou double.

► LIRE AUSSI
LE FIGARO ÉCONOMIE
PAGE II.

Premier importateur de matière grise

► Les universités américaines attirent un tiers des 1,5 million d'étudiants expatriés dans le monde. Loin devant la France et ses 140 000 étudiants étrangers. Atouts des Etats-Unis : l'anglais, la réputation des universités et les moyens mis à la disposition des étudiants. Chaque année, ce sont 7 milliards de dollars qui entrent dans le pays grâce aux frais de scolarité et de séjour. Mais la principale richesse vient surtout du formidable potentiel d'innovation que représentent ces étudiants étrangers. Plus du tiers des ingénieurs de la Silicon Valley, par exemple, sont issus de l'immigration taïwanaise...



Pilonnage médiatique

Valérie Samson

La bataille qui oppose Al Gore et George W. Bush n'a guère passionné les Américains. Rendus nerveux par leur incapacité à les convaincre, les deux candidats terminent leur lutte au couteau jusque dans le salon des électeurs potentiels. Les derniers millions de dollars de leurs trésors de guerre servent à confectionner des spots publicitaires de plus en plus assassins...

Sur le front des vingt-deux Etats les plus indécis (un record), la campagne s'apparente désormais à un véritable pilonnage médiatique. Et dans un pays où la sacro-sainte liberté d'expression ne connaît aucune limite, celle du bon goût a été franchie.

Exemples. L'Association nationale pour l'avancement des gens de couleur (NCAACP) s'investit derrière le vice-président Al Gore sans fioritures particulières. La publicité télévisée met en scène la fille d'un Noir

texan lynché par des Blancs en juin 1998. L'orpheline conclut l'évocation sordide par : « Le refus de George Bush de soutenir une législation contre ce type de crime, c'est comme voir son père mourir une seconde fois »...

Contre Al Gore cette fois-ci. A l'écran, une enfant effeuille une marguerite. Voix off : « (Les démocrates) ont vendu à la Chine rouge la technologie qui va lui permettre de mettre nos vies en danger avec des missiles nucléaires longue portée. » Compte à rebours. Explosion nucléaire. Final : « Votez républicain »...

Tout est bon pour discréditer son rival. Côté Gore, c'est une opération de démolition en règle du bilan du gouverneur Bush : « Le Texas se trouve à la 50^e place (sur 50 Etats) pour le système de santé et à la 50^e place en matière de qualité de l'air »...

Conclusion : « Bush est-il vraiment prêt à être président ? » Réponse du berger à la bergère : « Gore déforme la réalité, il raconte des absurdités. (...) Il réécrit sa biographie. (...) C'est le facteur bobard »...

Retrouvez

“Le journal des élections américaines”

en association avec **LE FIGARO**
chaque soir sur **LCI**

• à 22h10 et 23h10
• (rediffusions le lendemain à 8h20 et 13h15)

L'AMERIQUE A VOTÉ
CHEVROLET **Cadillac**
Jean Charles Automobiles
Centre d'essais - exposition :
50, av. de New-York - Paris 16^e 01 47 20 00 40